

jésuite. Sorti de la compagnie, il s'était fait médecin, puis professeur et, en cette qualité, ce fut lui qui enseigna le latin à Spinoza, et peut-être le panthéisme. Le maître de Spinoza ! Ayons de la vénération pour ce pauvre bougre de Jésuite qui fut pendu, car, sans lui, le grand philosophe eût peut-être eu de la peine à exprimer ses idées. Van den Enden était un de ces jésuites de jadis qui ne croyaient à rien qu'au latin et aux belles lettres. Il est un peu fort de faire un protestant d'un jésuite qui ne devint sans doute conspirateur que par une suite de hasards, demeurés sans explication. *La Libre Parole* lui doit une réparation.

R. DE BURY.

### LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA NATURE D'ARCAÇON : *Le Sang fatal*, drame biblique en quatre actes en vers de M. Joseph de Pesquidoux (9 août). — THÉÂTRE DU PEUPLE DE BUSSANG : *Le Château de Hans*, pièce légendaire en quatre actes et cinq tableaux de Maurice Pottecher, musique de Lucien Michelot (23 août). — THÉÂTRE DES ARÈNES DE BÉZIERS : *Le Premier Glaive*, drame en trois actes, en vers, de M. Lucien Nepoty, musique de M. Henri Rabaud (30 août-1<sup>er</sup> septembre.)

M. Joseph de Pesquidoux a donné une suite à *Athalie*, simplement. Malgré l'Ecclésiaste nous pouvons dire, ici, que la fin d'une chose ne vaut pas toujours mieux que son commencement. Certes, **le Sang Fatal** de M. Joseph de Pesquidoux ne le cède pas à la plupart des œuvres qu'on promène en plein air, toutefois elle demeure bien loin après le chef-d'œuvre racinien. Joas, roi d'Israël, a grandi, mais le style a diminué. Remercions néanmoins M. de Pesquidoux de se consacrer à de tels travaux. Son idéal est élevé, sa pensée haute et si ses vers n'atteignent pas à ces cimes, après tout sont-ils suffisants à honorer un poète, et même un poète de plein air.

Joas, roi d'Israël, par la grâce de Dieu et les stratagèmes de Joad, n'est plus l'enfant tremblant du V<sup>e</sup> acte d'*Athalie*. Il a oublié les bons conseils de son père adoptif. Les femmes l'ont détourné des voies du Seigneur. Et, revenant victorieux de l'étranger, il rencontra la femme de son ami Zacharie le grand-prêtre, fils et successeur de Joad. Holda est belle, passionnée, le roi ne lui déplaît pas, elle se laisse entraîner au moment même où son mari survient. Zacharie, comme bien on pense, n'a pas vu sans douleur la double trahison de son ami et de sa femme; cependant il se taira, au nom de l'intérêt politique. Le Sacerdoce et l'Empire ne doivent pas être désunis. Pour dominer la plèbe, leur accord est nécessaire. Voilà qui irait le mieux du monde et il n'y aurait pas de pièce, si un lévite curieux et indiscret ne révélait publiquement l'adultère et si Jéthra, la femme de Joas, ne confondait, sous ses menaces et sa malédiction, les deux coupables. Le peuple et les prêtres se révoltent, mais Joas les arrête avec les piques

de ses prétoriens. Une grêle de flèches calme l'émeute et le roi propose à Zacharie de lui donner la reine Jethra en échange de Holda. Le Grand-Prêtre refuse ce chassé-croisé. Alors Joas le tue et puis après il tue Holda et s'enfuit appelant sur lui le châtiment de Jehovah!

M. de Max fut un prince brutal, neurasthénique, sensuel et tendre qui tira de grands effets du rôle de Joas. M<sup>lle</sup> Lucie Brille (Holda) mit beaucoup de passion dans sa voix et ses gestes. M<sup>lle</sup> Madeleine Barjac (Jethra) décidément s'affirme comme une admirable tragédienne de plein air et une de nos meilleures. Elle est parmi les deux ou trois comédiennes qui savent encore dire les vers, ne l'oublions pas.

M. Maurice Pottecher avait repris, le 3 août, sa pièce *l'Héritage*, accompagnée d'une délicieuse adaptation des *Bucoliques* de Jules Renard, **l'Écrivain aux champs**, par M. Princet. Trois semaines plus tard, il nous conviait à la première du **Château de Hans**, pièce légendaire, en vers blancs, qui marque une nouvelle direction dans l'œuvre et la manière de M. Pottecher. Disons tout de suite qu'elle a été fort bien accueillie et qu'elle me paraît être de toutes les œuvres de plein air, la mieux adaptée aux goûts d'un public vraiment populaire. A la fois poétique, sentimentale, amusante et morale, cette œuvre saine convient à merveille à ses spectateurs. Elle ne renferme pas de sottises digressions philanthropiques ou sociales. Elle est humaine avec une atmosphère de fantaisie très agréable.

Dans la préface de sa brochure, M. Pottecher fait honneur de l'intrigue de sa pièce à un avocat de Saint-Dié, M. Edouard Ferry. Rendons à César ce qui est à César. Certaines inventions en sont pourtant anciennes comme l'apparition du diable, en chasseur vert. Dans le *Dictionnaire des sciences occultes* de l'Abbé Migne (tomes 48 et 49 de l'*Encyclopédie*), on peut retrouver nombre de légendes où ce costume est attribué à l'esprit malin, et dans *la Loreley* (III<sup>e</sup> épisode d'*Ennoïa*), de Jean Lorrain, que j'ai adaptée avec ce poète pour une scène lyrique, on retrouvera Satan vêtu de la casaque verte et prononçant des paroles semblables à celles que lui prête M. Pottecher.

La vieille diablerie est morte;  
Chaudières et fourneaux s'éteignent peu à peu;  
Moi-même j'ai cessé de souffler sur le feu :  
L'enfer, c'est maintenant en moi que je le porte.

Comment le pauvre Hans, le bûcheron, a abandonné à son rival celle qu'il aime et sa pipe à Satan voyageur, comment la Mort promet de l'oublier mille ans après l'avoir réuni à Catherine, sur la demande des deux bons génies Till et Froll, il est difficile de le conter. On n'analyse pas une légende. Un asile mystérieux et magique gardera le couple amoureux, loin des réalités terrestres et contre les embûches du Malin.

Ces rochers écroulés feront plus solitaire  
L'asile bienheureux où tous deux, en s'aimant,  
Dix siècles garderont leur joie et leur mystère.

Et le chœur des génies aériens et souterrains conclut :

La patience n'est pas vaine.  
Un cœur simple et bon, malgré l'Envieux,  
Dans le sacrifice et la peine  
Crée en lui la beauté des cieux!...

A Bussang, il n'est pas d'usage de parler des acteurs, mais nous signalerons pourtant l'interprétation de M<sup>lle</sup> Thérèse Pottecher, de M<sup>lle</sup> Marianne Pottecher et de M<sup>me</sup> Maurice Pottecher.

Les heures lointaines des âges primitifs de la pierre taillée ou de l'airain sont à la mode, en plein air. Un jeune dramaturge de grand avenir nous avait, sur la scène de Champigny, surpris par l'éloquente et forte évocation du premier criminel, errant par le désert oriental, sans repos, suivi de sa famille condamnée, géante, farouche et sanglante. *Les Maudits* de M. Henri Fescourt sont en prose d'une poésie plus colorée que **le Premier Glaive** de M. Lucien Népoty. Il y avait une autre ampleur dans le Caïn de M. Fescourt que dans le Rhang-Astorg qui se fit applaudir aux Arènes de Béziers. M. Lucien Népoty a voulu faire une pièce à thèse, déjà antimilitariste, avant le militarisme. Elle a des qualités dramatiques fort recommandables. Elle est simple, rapide. Les caractères en sont nets et l'action mouvementée. M. Népoty y tire parti ingénieusement des lieux communs les plus durables, l'amour et la mort, le sang et le sacrifice, le peuple amoureux de la force qui le dompte, etc...

Une tribu agricole des Ibères se réunit pour le repas du soir, autour du feu entretenu par les femmes. Les laboureurs reviennent de la glèbe, harassés et affamés, ils mangent et dédaignent les coquetteries des femelles :

GRAAL

Te contempler est beau, mais manger est meilleur.

HOLD

Vieille, sois équitable !

VARGAS

On trime à perdre haleine.

ARCHBALD

T'embrasser ? avec quoi ? J'ai la mâchoire pleine.

HOLD

Ours, tremble, car mes dents ont brillé d'appétit

GRAAL

J'imite un beau spectacle en plus petit.

Quoi !

VARGAS

GRAAL

Ce rond de carotte introduit dans ma bouche,  
C'est la mer avalant le soleil qui se couche.

ARCHBALD, à ULRICK

Et toi tu ne dis rien ? .

ULRICK

Mais si, manger est beau.

Ce lyrisme gastronomique n'a rien de particulièrement brillant ; mais voici que survient Rhang-Astorg, le beau tueur de loups et d'aurochs, le jeune homme aux bras forts. Il parle comme les gueux touraniens de Richepin disant leur fait aux pâles aryens. Ah ! les laboureurs, il ne les marchande pas. Il n'est pas de leur race, bien que né d'une de leurs femmes. Jadis les barbares blonds se sont rués sur la tribu, brûlant les moissons, pillant les villages et comme il convient violant les vierges et même les épouses. Aux flancs de Kio-mara, l'un d'eux laissa le germe devenu le chasseur sauvage Rhang-Astorg, qui glorifie son père inconnu devant ses parents adoptifs. Il se souvient des hommes blonds.

Car ils sont, par le droit du fer et des armures,  
Maîtres de tous les champs et des récoltes mûres !...

Pourtant, les barbares étant revenus, Rhang-Astorg invite les laboureurs à la bataille. A sa harangue, la belle Malia ajoute son discours. Le prestige de la force l'a conquise, elle appuie le héros, et lui apporte l'assentiment des femmes auxquelles elle dépeint les dangers de la fuite.

... Oh la fuite aux multiples dangers,  
Semeuse de mourants et de découragés  
Sous les hauts tournoiements des grands oiseaux de proie !  
C'est la fatigue en pleurs, et le cœur qui se broie,  
C'est l'épine et le roc déchirant le pied nu :  
C'est la terreur, c'est le hasard, c'est l'inconnu...  
C'est la mère, attardée au bord d'une feuillée  
Pour allaiter son fils, et qu'on laisse... oubliée :  
Ce sont tous les vieillards, tour à tour accroupis  
Sur la terre, et disant à leur estin : Tant pis !  
C'est la fièvre accrochée aux fugitifs livides :  
C'est l'enfant qui périt sur des mamelles vides :  
C'est le fauve des bois, le poison des marais,  
C'est le morne chemin des frères dévorés :  
Enfin, sombre barrière où tout effort termine,  
C'est la mauvaise aux yeux brillants : c'est la famine !

Les laboureurs combattent tous, sauf Vargas, qui a fui. La victoire les favorise.

La coquette Malia séduit Rhang-Astorg et se refuse à son désir tant qu'il ne lui a pas promis un amour exclusif. Elle sera la mère de sa descendance guerrière. Rhang désormais sera le maître, le juge, le César. Il tuera Vargas qui est revenu pour propager des doctrines pacifistes contraires à son autorité et le Brenn qui veut le punir de son meurtre. Le talon brutal du soldat étouffe déjà la liberté. Cette pièce, qui n'est guère qu'une succession d'épisodes, a des intentions philosophiques. Elle semble admettre qu'à ses débuts l'humanité fut pacifique, de mœurs douces et paisibles... Elle maudit le guerrier et nous montre la femme, comme dit François Coppée (*Ferrum est quod amant*), toujours,

Par le glaive absurde, dominée.

J'avoue n'admettre aucune des théories de M. Nepoty. Sa pièce a plu fortement aux instituteurs réunis en congrès de jeunesses laïques dans la vieille acropole albigeoise. Pour nous, les qualités dramatiques de M. Nepoty nous frappèrent davantage que ses opinions... avancées.

Nous souhaiterions seulement plus de sévérité dans son style. Il y a de beaux vers éloquents dans *le Premier glaive*, des vers de poète et même une belle scène, la scène d'amour entre Malia et Rhang-Astorg; pourquoi gâter tout cela par des trivialités qui ne sont pas des audaces et par des dissertations inutiles?

Aidé d'une musique agréable de M. Rabaud, *le Premier glaive* a été longuement applaudi. M. Paul Mounet déploya ses ordinaires qualités de force dans le rôle de Rhang-Astorg. M. Henry Perrin, M<sup>lle</sup> Roch, qui cette année s'est montrée partout admirable, M. Fenoux eurent leur part du succès avec M<sup>lle</sup> Madeleine Barjac, toujours en progrès.

De toutes les scènes de plein air, les Arènes de Béziers sont la plus importante par le nombre des spectateurs qu'elles attirent, et la richesse de la mise en scène et du décor, mais jusqu'à présent Orange, sous la direction de MM. Paul Mariéton et Réal, garde la suprématie littéraire. Béziers, au contraire, triomphera avec l'Opéra.

Chaque année, les Théâtres de Nature se multiplient, de Bayonne à Namur, d'Aulnay à Luchon, où les Silvain font applaudir un excellent répertoire. A Dinard, à Toulouse, à Aix-en-Provence, à Marseille, partout les scènes de plein air se dressent. Cela est bien, mais encore faut-il que le choix des œuvres ne détourne pas les spectateurs de ces représentations. Il faut que des compagnies spéciales se constituent pour reprendre les bonnes pièces jouées à Orange ou à Béziers, ou pour jouer seulement les chefs-d'œuvre classiques. En effet, si les théâtres de Nature doivent continuer à jouer surtout les tragédies des riches amateurs et des notaires qui imitent Racine

et Luce de Lancival, il faudra bien organiser la conspiration du silence, autour de ces sottises.

Et puis aussi, pourquoi ne joue-t-on pas, ailleurs qu'à Bussang, sur les grandes scènes de plein air, des pièces bretonnes, ou provençales, ou gasconnes? Sur les tréteaux de leurs villages, MM. Barthe et Rouquier ont produit des chefs-d'œuvre qu'on ne connaît pas, hélas! Pourquoi ne leur réserverait-on pas le grand jour des Arènes de Béziers?... Cela vaudrait mieux pour la littérature.

ERNEST GAUBERT.

### MUSIQUE

**M. Rimsky-Korsakoff et Boris Godounoff.** — J'ai depuis assez longtemps coutume de parler ici des vivants avec autant d'indépendance que s'ils étaient morts, pour en avoir acquis peut-être le droit de parler d'un défunt comme s'il était encore en vie. J'ai voulu néanmoins laisser passer le flot des nécrologies panégyriques à propos du décès récent de M. Rimsky-Korsakoff. On l'a sacré « grand musicien ». C'est évidemment excessif, mais ça ne fait de mal à personne. On l'avait bien dit de Lalo. Ce sont là moins appréciations que compliments de condoléance ou autres qui ne tirent pas à conséquence. La personnalité musicale du disparu, d'ailleurs, est fort loin d'être méprisable. Nicolas Rimsky-Korsakoff (1844-1908) a tenu un rôle important dans le développement de la musique russe et occupé une place à part parmi *les Cinq*. Tandis que certains de ceux-ci eurent à tout le moins des éclairs de génie, il y brilla surtout par le talent, par une maîtrise des moyens que ne sut égaler aucun des « Novateurs », quoiqu'on ne puisse dénier pourtant quelque génialité à tels de ses ouvrages. *Antar* et *Chéhérazade* apparaissent à cet égard le meilleur de son œuvre. Mais cet œuvre, dans son ensemble, s'accuse aussi inégal et mêlé que mince, au fond, d'étoffe et d'envergure. *Snegourotkha* nous montra quelle conception périmée de l'art lyrique cultivait Rimsky-Korsakoff. Ses compositions pianistiques sont plus décevantes encore, d'une élégante banalité qui le cède à peine d'un fétu à la poncive insignifiante d'un Tchaïkowsky. C'est assurément dans la symphonie qu'il s'est élevé le plus haut à la remorque ostensible de Liszt. Une étincelante virtuosité d'orchestre, où se trahit l'influence artificielle de Berlioz, ne contribue pas peu à l'attrait de ses productions au concert comme au théâtre, et il serait oiseux de dissimuler qu'elle en paraît aussi constituer bien souvent le principal mérite. Toutefois, si ce n'est guère qu'avec *Antar*, en somme, que Rimsky-Korsakoff atteignit à quelque puissance, on ne saurait méconnaître ailleurs une harmonieuse musicalité au service d'une verve coulante et spirituelle, bien que